

## SPECTACLE VOYAGE EN TERRES D'ESPOIR. La Seine-Maritime

*Lecture théâtralisée***LE CHIFFON ROUGE**(Tous)

DIAPO 1

*Accroche à ton cœur un morceau de chiffon rouge  
 Une fleur couleur de sang  
 Si tu veux vraiment que ça change et que ça bouge  
 Lève-toi car il est temps*

*Allons droit devant vers la lumière  
 En levant le poing et en serrant les dents  
 Nous réveillerons la terre entière  
 Et demain, nos matins chanteront*

*Compagnon de colère, compagnon de combat  
 Toi que l'on faisait taire, toi qui ne comptais pas  
 Tu vas pouvoir enfin le porter  
 Le chiffon rouge de la liberté  
 Car le monde sera ce que tu le feras  
 Plein d'amour de justice et de joie*

*Accroche à ton cœur un morceau de chiffon rouge  
 Une fleur couleur de sang  
 Si tu veux vraiment que ça change et que ça bouge  
 Lève-toi car il est temps*

*Tu crevais de faim dans ta misère  
 Tu vendais tes bras pour un morceau de pain  
 Mais ne crains plus rien, le jour se lève  
 Il fera bon vivre demain*

*Compagnon de colère, compagnon de combat  
 Toi que l'on faisait taire, toi qui ne comptais pas  
 Tu vas pouvoir enfin le porter  
 Le chiffon rouge de la liberté  
 Car le monde sera ce que tu le feras  
 Plein d'amour de justice et de joie*

-----  
 (Pierre)

**« Un homme libre, quel qu'il soit, est plus beau que le marbre et il n'y a pas de nain qui ne vaille un géant quand il porte le front haut et qu'il a le sentiment de ses droits de citoyen dans le cœur »**

**Charles Baudelaire « La beauté du peuple »**

**JEAN MAITRON**

**(DANIEL)**

L'historien n'échappe pas à l'histoire. Vous racontez l'aventure du *Dictionnaire*, c'est aussi vous parler de moi... Mais que sait-on des hommes et des femmes, la partie émergée de l'iceberg, c'est déjà passionnant. Car, dès ma naissance, en 1910, je suis entré en République comme on entre en religion. Je m'explique : mon grand-père, Simon, était profondément républicain. Cordonnier à La Charité-sur-Loire, il avait refusé, après l'écrasement de la Commune, de servir dans l'armée sous le gouvernement de M. Thiers. Il avait connu Louise Michel, qui ne manquait jamais de lui rendre visite lorsque ses tournées la conduisaient dans la région.

Mes parents, instituteurs, étaient eux-aussi marqués de cette culture républicaine sociale et profondément laïque. Les sympathies de mon père allaient également vers le mouvement libertaire et aussi vers le communisme, les pensées politiques sont complexes, et je me souviens qu'enfant, il lui arrivait de me réveiller sur l'air de *La Ravachole* :

***Dansons la Ravachole* (Christiane)**

***Vive le son, vive le son***

***Dansons la Ravachole***

***Vive le son d'explosion...***

Avec cette éducation, mes propres aspirations allaient elles-aussi, forcément, vers le mouvement ouvrier. Tenez, par exemple : je me souviens avoir vidé ma tirelire, à tout juste onze ans, pour venir en aide aux affamés de Russie. C'est l'Huma, je crois, qui avait lancé cette souscription.

Après mes études, c'est assez naturellement que je suis moi-même devenu instituteur, et militant. Mais l'histoire était restée ma passion. Plus encore, pendant l'Occupation, elle fut ma bouée de sauvetage et, dès lors, j'avais décidé de me consacrer à l'élaboration d'un *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier*. En créant le *Dictionnaire*, j'avais dans l'idée d'inverser le cours des recherches historiques. Nous étions dans les années 1950, et le culte de personnalité battait son plein. En France, l'enseignement de l'histoire se contentait de brandir la sempiternelle figure des « grands hommes ». Or, à la question de savoir qui fait l'histoire, je voulais montrer, par l'exemple, que ce sont les obscurs et sans grades, ceux dont on ne parle jamais et dont on ne cherche guère la trace, qui font évoluer les sociétés.

La rédaction et la mise en forme du premier volume aura pris six années. Dès le début, j'avais pensé ce *Dictionnaire* par période et par ordre alphabétique. Ainsi, en 1964, paraissait le premier volume de la période 1789-1864, celle de la naissance du mouvement ouvrier.

Les origines du mouvement ouvrier prenant évidemment racines dans la Révolution française, il fallait inclure au *Dictionnaire* les figures de ce tournant. Aussi, le premier tome comprenait entre autres la biographie de Gracchus Babeuf.

*Un personnage s'avance*

**GRACCHUS BABEUF**

(PIERRE)

DIAPO 2 G. Babeuf

Je suis né le 23 novembre 1760, à Saint-Quentin, dans l'Aisne. Né dans une famille pauvre, j'ai commencé à travailler à l'âge de douze ans, comme terrassier pour le percement du canal de Picardie. Après avoir exercé bien des métiers, je suis entré comme apprenti chez un commissaire à terrier, où mon travail consistait à permettre aux propriétaires de seigneuries de réactiver l'exploitation féodale pour se créer des rentes. Dans la poussière des archives, j'ai ainsi découvert et surtout compris les méthodes d'usurpation de la caste noble.

Je me suis alors instruit, ai beaucoup lu, et c'est dans les années qui ont suivi que j'ai forgé ce qui allait devenir ma pensée révolutionnaire. À la fois fasciné et inquiet des flambées de violence, j'ai suivi le début de la Révolution à

distance. C'est en 1796, après m'être longtemps occupé d'un journal, *Le Tribun du Peuple*, que mon rôle dans la Révolution a pris une autre envergure. Avec six autres personnes, nous avons fondé le Comité insurrecteur, qui avait pour but de renverser le Directoire. Sylvain Maréchal, l'un des nôtres, rédigea le *Manifeste des Égaux*, qui nous divisa sur certains points, et nous avons fait parmi les soldats et les ouvriers une intense propagande. Le M...

DIAPO 3 G. Babeuf

« PEUPLE DE FRANCE !

Pendant quinze siècles tu as vécu esclave, et par conséquent malheureux. Depuis six années tu respires à peine, dans l'attente de l'indépendance, du bonheur et de l'égalité.

L'Égalité ! premier vœu de la nature, premier besoin de l'homme, et principal nœud de toute association légitime ! Peuple de France ! tu n'as pas été plus favorisé que les autres nations qui végètent sur ce globe infortuné !... Toujours et partout la pauvre espèce humaine livrée à des anthropophages plus ou moins adroits, servit de jouet à toutes les ambitions, de pâture à toutes les tyrannies. Toujours et partout, on berça les hommes de belles paroles : jamais et nulle part ils n'ont obtenu la chose avec le mot. De temps immémorial on nous répète avec hypocrisie, les hommes sont égaux, et de temps immémorial la plus avilissante comme la plus monstrueuse inégalité pèse insolemment sur le genre humain. Depuis qu'il y a des sociétés civiles, le plus bel apanage de l'homme est sans contradiction reconnu, mais n'a pu encore se réaliser une seule fois : l'égalité ne fut autre chose qu'une belle et stérile fiction de la loi. Aujourd'hui qu'elle est réclamée d'une voix plus forte, on nous répond : Taisez-vous misérables ! l'égalité de fait n'est qu'une chimère ; contentez-vous de l'égalité conditionnelle ; vous êtes tous égaux devant la loi. Canaille que te faut-il de plus ? Ce qu'il nous faut de plus ? Législateurs, gouvernants, riches propriétaires, écoutez à votre tour. »

Pourtant, dénoncés, nous avons été arrêtés dès le 10 mai de cette même année. Nul besoin d'épiloguer pour imaginer quel fut mon sort. Condamné à mort pour complot, à l'annonce du verdict, je me suis frappé le cœur de

plusieurs coups de stylets, sans parvenir à mettre fin à mes jours. C'est mourant que l'on m'a conduit, le lendemain, à la guillotine.

*Gracchus Babeuf s'efface, et Aline vient prendre sa place*

*aux côtés de Maitron*

**JEAN MAITRON**(DANIEL)

DIAPO 4

Voyage

Avec la Révolution française sont nées les prémices d'un mouvement ouvrier dans le pays. Rouen ne fait pas exception à la règle. Dans les années 1847 – 1848 une première poussée révolutionnaire verra le jour à Rouen à l'occasion des émeutes pour une république sociale, organisé par des associations ouvrières, ancêtres des syndicats. Un de ces organisateurs bien souvent clandestin, compte tenu de l'application de la loi « Le Chapelier », Durand-Neveu, eut un parcours atypique.

DIAPO 5 L. D. Neveu

**LOUIS DURAND dit DURAND – NEVEU** (Aline)

J'étais commerçant à Rouen. Le « Parti de l'ordre » ces monarchistes réunis autour de Mr THIERS, m'accusait de malversations au prétexte que les ateliers communaux, que nous avons créé à Rouen, prêtait aux « Clubs rouges » des missionnaires, soi-disant irrespectueux de la liberté individuelle. La lutte de classe avait déjà cette physionomie.

Au moment où éclate les événements d'Avril 1848 à Rouen, les mouvements ouvriers qui étaient jusqu'ici défensifs, deviennent offensifs. Dès le 25, des groupes d'ouvriers parcoururent les rues de Rouen en criant « À bas les anglais, vive la république » et en chantant la Marseillaise. Pour le peuple, les responsables de la misère étaient le machinisme, l'aide technique anglaise. La colère s'en pris aux chemins de fer et dans la soirée du 25 et celle qui suit, les deux gares, rue verte et St Sever furent saccagés aux cris de : « *Mort aux Anglais et aux chemins de fer* » Les ponts ferroviaires furent incendiés, coupant la ligne entre Paris et Rouen. Lorsque le 27 avril, vers 5 h ½ du soir un coup de feu parti, place de l'Hôtel de ville, cela mis le feu aux poudres, et des barricades furent montés, là où habitait les ouvriers du textile dans le quartier de Martainville, le clos Saint Marc. Celle de la rue des Arpents étant la plus

spectaculaire. Sur la rive gauche de Rouen, 5 barricades furent élevées, dont une énorme rue St Julien défendue par 700 hommes.

La troupe forte de 700 hommes d'infanterie, de la garde nationale, d'une section d'artillerie, de trente hussards et vingt-cinq dragons, concentrèrent leur force sur la barricade de St Julien. Deux bataillons du 52<sup>ème</sup> de ligne et le 19<sup>ème</sup> bataillon de la garde nationale de Paris arrivèrent à Rouen et mirent un terme à la révolte.

La police procédera à 521 arrestations. Il en restait 81 au procès qui eut lieu par prudence, dans le Calvados à Caen, où les jurés étaient des propriétaires fonciers.

Au procès, du 13 novembre au 4 décembre 1848, je fus accusé d'avoir tout organisé, d'avoir tenu en main tous les clubs démocratiques de Rouen. C'était invraisemblable !

Je fus condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Le procès de Caen ayant été cassé, je fus renvoyé devant les assises de l'Orne. Là, ils me condamnèrent à la déportation. J'ai tenté de m'évader de la prison d'Alençon en mai 1849, mais sans succès.

En 1850, ils me transférèrent à la citadelle de Doullens dans la Somme, puis ils m'enfermèrent au bagne de Belle-Ile -en-mer le 24 octobre 1850. J'obtins ma grasse en 1852, en échange d'un bannissement.

DIAPO 6 Voyage

**JEAN MAITRON** (Daniel)

Comme on le voit les débuts du mouvement ouvrier furent tumultueux, bouillonnant, la répression de l'État bourgeois, fut cinglante. Une autre belle figure d'animatrice de ces luttes me revient, celle de Jeanne Derouin, féministe :

*DURAND-NEVEU s'efface, une femme le remplace*

**JEANNE DEROUIN** (Michèle)

DIAPO 7 J. Derouin

Je suis née à Paris, en 1805. Après avoir été ouvrière lingère, j'ai fondé, en 1832, une école destinée à recevoir les enfants pauvres, que j'ai dirigé durant plus de quinze années. D'adepte de Saint-Simon, qui avait marqué ma génération, je suis devenu socialiste, et les journées de février m'ont convaincu de me lancer à mon tour dans la propagande.

Louis-Philippe était renversé, et nous vivions de nouveau en république. Néanmoins, tout était à faire et, si je lisais alors les théoriciens les plus connus, j'étais déjà en désaccord avec eux sur de nombreux points, en particulier sur la question de la femme et de son émancipation. Ainsi, lorsque Proudhon affirma que la femme n'avait pour alternative que d'être « ménagère ou courtisane », je lui ai répondu dans une lettre ouverte, en disant « esclave et prostituée ou libre et chaste, pour la femme il n'y a pas de milieu. La prostitution est le résultat de l'esclavage de la femme, de l'ignorance et de la misère ». Comme le disait Flora Tristan, la femme était déjà, à l'époque, « la prolétaire du prolétaire » et nous avons donc décidé, avec des femmes comme Pauline Rolland ou Eugénie Niboyet, de fonder le Club de l'émancipation des femmes. Nous éditons alors notre journal, « *La Voix des femmes* ». La libération de la femme ne constituait pourtant pas notre unique revendication. Plus largement, c'est l'émancipation des travailleurs que nous exigeons, et l'instruction que nous concevions comme l'un des principaux moyens d'y parvenir. Les clubs et associations ouvrières fourmillaient, et nous avons l'ambition de les rassembler, pour plus d'efficacité. Nous avons donc créé l'Union des associations. Mais très vite, tandis que le front de l'empereur perçait le masque du président Bonaparte, nous avons dû faire face à une forte répression. Emprisonnée, j'écrivis à l'Assemblée pour alerter ses membres du tournant liberticide que prenait l'État. La lettre en question établissait un bilan que je voulais réaliste des révolutions passées : « Les révolutions ne peuvent produire le bien-être vers lequel aspirent les classes souffrantes, elles servent presque toujours de marchepied à quelques ambitieux pour arriver au pouvoir, et lorsqu'ils y sont parvenus, ils continuent les habitudes du passé. » À ma sortie de prison, mon mari, licencié, était devenu fou, mes enfants, placés. Puis ce fut le coup d'État de 1851 et, menacée, j'ai dû quitter le pays pour l'Angleterre, tandis que mourrait, sur la dernière barricade du faubourg Saint-Antoine, le député Baudin.

*Un homme a rejoint Jeanne Deroin, qui regagne le fond de la scène à mesure que celui-ci s'exprime*

DIAPO 9A.Baudin

**ALPHONSE BAUDIN** (PIERRE)

C'était le 3 décembre. La veille, Louis-Napoléon, dit Napoléon le Petit, comme le dira Victor Hugo, qui était président de la République depuis deux ans, avait fomenté son coup d'État. Avec une quinzaine de mes collègues de l'Assemblée, nous avons décidé de sauver ce qui pouvait l'être, et de tenter un ultime renversement. Pour cela, il nous fallait mobiliser les faubourgs de la capitale et surtout armer le peuple de Paris.

Deux postes furent pris, et les cent cinquante ouvriers que nous avons rassemblés furent armés. Nous avons monté une barricade modeste à l'angle de la rue de Cotte et de la rue Sainte-Marguerite. Pour ma part, j'avais pris position sur le toit d'un omnibus que nous avons placé là. L'armée nous faisait face. Quelques hommes en blouse, embrigadés, nous crièrent « À bas les 25 francs » – c'était le salaire journalier des députés –, à quoi j'eus l'idée de répondre « Vous allez voir comment on meurt pour 25 francs ! »

Diapo  
10StatutA.Baudin

C'est, je crois, une incompréhension qui mit le feu aux poudres. Nous croyant attaqués, l'un de nous tua un jeune conscrit, et l'armée répliqua. Trois balles m'ont atteint...

**CHANGEMENT DE LUMIÈRES**

**JEAN MAITRON** (DANIEL)

Diapo 11Voyage

Les revendications ouvrières et l'essor des idées socialistes ne s'arrêtent pas avec le coup d'État. Tout comme le *Dictionnaire*, dont la deuxième période (1864-1871) permettait d'aborder un tournant dans l'histoire ouvrière : celui de la constitution d'une Première Internationale, période qui se clôt avec l'épisode tragique de la Commune de Paris.



**CHANT LA SEMAINE SANGLANTE** (CHRISTIANE)

Témoin privilégié de cette période brève mais décisive, Élisée Reclus présente lui aussi un parcours exemplaire, une vie intense qui fait le lien avec le dernier dix-neuvième siècle.

Diapo 12 E. Reclus

*Un personnage a rejoint Maitron***ÉLISEE RECLUS** (MICHELE)

J'aurai dû devenir pasteur, comme mon père, si les aléas de la vie n'avaient fait de moi un géographe et si, ma vie durant, je n'avais consacré mes forces à la propagande et au développement de nos idées.

Dans ma jeunesse, mon exil en Amérique du Nord m'a permis de me confronter à l'esclavage et, dès lors, je suis devenu proudhonien. Avec mon frère, Élie, nous avons vécu la naissance et les espoirs de la Première Internationale.

Puis ce fut la Commune de Paris. Membre en qualité de garde du 119<sup>e</sup> bataillon, j'ai œuvré à la défense de Paris mais, après la Semaine sanglante qui vit périr plusieurs milliers des nôtres, j'ai été détenu puis suis passé en jugement. Tandis que les condamnations à mort pleuvaient devant le conseil de guerre, c'est sans aucun doute ma profession universitaire et mon métier de savant qui m'ont évité d'être fusillé à mon tour. Condamné à la déportation, je me suis pourtant refusé à tout recours en grâce et, finalement, avec l'amnistie de 1879, ma peine a été commuée.

Ayant forgé dans ces années mes convictions anarchistes, je me suis rendu en Suisse, où de très nombreux compagnons animaient déjà ce qui était en train de devenir un mouvement libertaire. À Genève, j'ai participé à la fondation d'un journal, *Le Révolté*, qui allait devenir l'organe de notre courant communiste libertaire. Je ne suis revenu vivre en France qu'un bref moment et, ayant été nommé professeur à l'université libre de Bruxelles, je me suis installé en Belgique, où j'ai vécu jusqu'à ma mort.

Notre jeune mouvement libertaire avait connu, dans les années 1880, une période de développement et de grande maturation théorique à laquelle tous participaient activement. Mais certains, parmi nos compagnons, prenaient déjà fait et cause pour la « propagande par le fait », c'est-à-dire l'organisation d'attentats. Malgré Nos vives réserves, et souvent nos oppositions frontales à cette ère des attentats, nous en avons été premières victimes lorsqu'en réaction, le gouvernement a entrepris de frapper le mouvement anarchiste dans son entier. Le procès des Trente, qui s'est tenu en août 1894, en témoigne. Parmi les trente inculpés, trois seulement étaient des cambrioleurs, tandis que les autres n'étaient coupables que d'avoir énoncé leurs principes. Félix Fénéon comptait parmi eux, et s'il ne fut pas condamné, ce n'est pourtant pas faute d'avoir tenu tête à ses juges, avec le gout de la provocation dont il avait le secret.

Diapo 13

**Jean Maitron** (Daniel)

Cette époque du mouvement ouvrier naissant, fut marquée par des figures, dont nos rues, nos écoles portent aujourd'hui quelquefois le nom. Retrouvons un court instant celle qui vint à plusieurs reprises en Seine-Inférieure Louise Michel

Diapo 14 L. Michel

*Une femme s'avance*

**LOUISE MICHEL** (Aline)

Ah, je les connais bien les ouvriers de Seine-Inférieure, ceux de Dieppe, ceux du Havre. J'ai même écrit un poème sur les conditions de travail de ceux de Rouen en 1865.

Le 9 novembre 1880, je revins de déportation par Newhaven à Dieppe. Cela faisait 7 ans qu'avec mes compagnons nous étions déportés en Nouvelle Calédonie, pour avoir participé, en tant que Garde Nationale aux barricades de la Commune de Paris, menacée par les versaillais de cet assassin de Thiers.

Quelle foule à Dieppe, sur le quai Henri IV ! J'y est retrouvée ma vieille camarade de déportation Nathalie Le Mel, Louis Detré, l'imprimeur de « L'impartial », le Tailleur Mékerke et Gustave Renard, l'ivoirier.

Après avoir bu un bol de bouillon dans un bistrot du port, nous nous sommes rendus en cortège à la gare, où je pris le train pour St Lazare.

Là m'attendait sur le quai Clemenceau, Henri Rochefort, Louis Blanc et une foule immense estimé à 50000 personnes suivant la police, et 200000 d'après mes camarades qui eurent le courage de passer les barrages policiers si nombreux.

Huit ans après cet épisode, ayant repris mes conférences sur « Le Capital-Le Travail- La misère » je vins au Havre le 22 janvier 1888 pour deux meetings.

Le premier au théâtre de la Gaîté, le dimanche matin, le second l'après-midi à la salle de l'Élysée, dans le quartier très populaire du Rond-Point.

Il y avait du monde à L'Elysée, près de deux mille personnes. Alors que j'avais commencé ma conférence en disant notamment : « *Le Capital doit disparaître car les usines ne sont rien s'il n'y a pas d'ouvriers. Il faut que nous sortions de l'auge où chacun se pousse du coude. Nous y arriverons par l'instruction que les humbles et les pauvres ne peuvent avoir aujourd'hui.* » je poursuivis ma conférence en m'en prenant directement au gouvernement : « *Mais peut-on donner ce nom à un ramassis de dupeurs, de voleurs ?* » Il y eu, dans la salle à ce moment des protestations, des coups de de sifflets. « *Et quoi, continuais-je, refuserez-vous ces épithètes aux gens qui ont fait l'expédition du Tonkin, et toutes ces opérations véreuses qui s'y rattachent : trafic de décorations de Wilson, le gendre de Mr Grévy ... Il faut que la société se renouvelle, et nous voudrions que ce ne soit pas dans le sang. C'est par la paix et le travail que nous voudrions l'atteindre. Mais si les bourgeois ne veulent pas être avec nous, la Révolution qui est inéluctable, se fera contre eux. Elle se fera avec nous, avec vous ou contre vous. Choisissez.* »

Un contradicteur dans la salle me demande alors : « *Mais où vont les bénéfiques de ses conférences ?* » je lui répondis du tac au tac : « *Vous le savez, ils vont aux pauvres, aux caisses de grèves, au mouvement anarchiste* ».

L'un de ces contradicteurs, alors que je continuais de parler, monta à la tribune, et s'assieds sur une chaise. Il bredouilla des mots incohérents : « *je ne vous parlerais pas d'un français rectal. Je ne suis n'y un voleur ni un assassin. Je suis breton* » dit-il.

« Je n’y comprends rien » déclarais-je alors aux journalistes présents.

Tout à coup, on entendit une détonation. Pierre Lucas, qui a tenté de m’assassiner est debout derrière moi.

Diapo 15 tentative  
d’assassinat

Il a tiré deux fois. La première balle s’est logé dans le temporal gauche, l’autre dans la doublure de mon chapeau.

Je garderais toujours cette balle dans ma tête.

Bien que je n’ai pas porté plainte, une enquête fut ouverte.

Parait-il que Pierre Lucas déclarât à la police : « *Si je l’ai frappée, c’est que cette idée m’est venue dans la tête. J’étais exaspéré* » « *j’avais bu beaucoup et je n’ai pas compris ce qu’on disait. Je n’ai pas l’instruction nécessaire* »

Pour ma part, je déclarais au procureur que mon agresseur était surement un pauvre hère qui relève plutôt de la médecine que de la justice.

Dans les milieux anarchistes, on estimera que Lucas était un agent secret de la préfecture de police chargé de se débarrasser de moi, ou bien des orléanistes dont la propagande, en Normandie, était une des plus active à cette époque.

J’ai écrit à la femme de Pierre Lucas : « *Apprenant votre chagrin, je désirerais vous rassurer. Comme il est inadmissible que votre mari ait agi avec discernement, il est impossible qu’il ne vous soit pas rendu...* ». je répondis également à Lucas qui m’avait écrit de la prison du Havre : « *Votre lettre m’a fait grand plaisir : elle prouve, une fois de plus, que nous avons raison de vous considérer comme halluciné, et par conséquent, comme ne pouvant être jugé...* »

C’est mon avocat Maître Laguerre qui défendit Lucas. Pierre Lucas sera acquitté et décèdera en janvier 1890 d’une phtisie.

Diapo 16 inhumation L.  
Michel

**Une autre voix** (Pierre)

Lors des obsèques de Louise Michel, au cimetière de Levallois, le 21 janvier 1905, une foule estimée à 120 000 personnes l’accompagnait. Une délégation d’anarchistes havrais s’y rendra.

**JEAN MAITRON** (DANIEL)

Diapo 17 Voyage

La période des attentats anarchistes est bien connue, et a laissé de vifs souvenirs. Pourtant, le mouvement libertaire de la Belle Époque (au tournant du siècle), c'est aussi, et surtout, celui qui investit le syndicalisme révolutionnaire et qui, en donnant naissance à un véritable syndicalisme de masse, permet un tournant du mouvement ouvrier et social, L'affaire Jules Durand illustre bien ce moment charnière juste avant la grande guerre, alors que le syndicalisme commençait à s'organiser, la jeune CGT avait tout juste 25 ans

*Le noir est fait (si possible)*

**Une voix, dans le noir (Christiane)**

La Cour !

*Cinq personnages (mais sous forme « Radio »*

*Lumière centrée sur Jules Durand)*

**Le Président (Daniel)**

DIAPO 18 Jules Durand

Présentez-vous à la cour

**Le commissaire Henry (Michèle)**

Albert -Eugène Henry, chef de la sûreté, commissaire de police

**Le Président (Daniel)**

Voulez-vous relatez les faits à la cour, le résultat de votre enquête...

**Le commissaire Henry ( Michèle)**

Jamais aucun de mes hommes, qui ont participé à toutes les réunions dans la salle Franklin ne m'ont rapporté les propos qui sont depuis le début de ce procès reproché à Jules Durand et aux frères Boyer.

L'enquête que j'ai diligenté sur Durand révèle un homme convaincu, certes, mais doué de réflexion et de modération, incapable en tout cas des crimes qui lui sont reprochés dans l'acte d'accusation.

Par contre les renseignements que j'ai sur le sieur Dongé, le décrive comme un homme emporté, souvent en état d'ébriété, lequel, incontestablement le soir des faits, était muni d'une arme à feu.

J'ajouterais, Mr le Président, que le laps de temps écoulé entre la prétendue décision de liquider Dongé et la rixe, le 9 septembre, c'est-à-dire 10 jours plus tard, ainsi que le caractère fortuit du face à face entre Dongé et ses adversaires, rendaient caduque toute idée de préméditation.

**L'avocat Général** (Aline)

Monsieur le chef de la sureté, en votre âme et conscience, pourriez-vous jurer, qu'en dehors de votre présence ou de celles de vos hommes, Durand n'a pas exigé de ses costauds attirés, la mort du malheureux Dongé.

**Le commissaire Henry** (Michèle)

Comment pourrais-je affirmer une chose pareille ?

**L'avocat Général** (Aline)

C'est tout ce que nous voulions savoir Mr Le Chef de la sûreté !

**Le Président** (Daniel)

Maître Coty, voudrait savoir si Durand est contrairement aux autres ouvriers charbonniers un homme sobre ?

**Le commissaire Henry** (Michèle)

Oui, absolument. Je ne trahirais pas un secret en vous rappelant que ces camarades le surnomment avec malice « le buveur d'eau ». Il n'a jamais subi de condamnation, et vitchez ses parents qu'il semble bien aimer, tout autant que ses compagnons de travail d'ailleurs.

**Jules Durand** (Pierre)

Diapo 19 J.Durand

J'ai toujours dit aux ouvriers qu'il fallait supprimer l'alcool.

**L'avocat Général** (Aline)

On peut constater que dans ce procès, aucune pression d'aucune sorte n'est et n'a été exercée. Et quemême la police tient à ne pas charger un accusé que messieurs les jurés, seuls, ont le droit de juger.

**Le Président** (Daniel)

Nous le savions déjà, messieurs les jurés apprécieront.

*Le noir est fait*

**Le Président** (Daniel)

Témoin, présentez-vous et jurez de parler sans haine et sans crainte

**Le témoin** (Christiane)

Je le jure

Durand m'a dit que son syndicat n'était pas un syndicat comme les autres ; qu'il était révolutionnaire.

**Jules Durand** (Pierre)

Oui, je suis révolutionnaire ! Quel honnête homme voudrait conserver un système social qui accule les ouvriers à la misère et à l'alcoolisme ? Et oui, je suis syndicaliste ! Quel honnête homme ne serait pas syndicaliste lorsqu'on voit les gouvernements, véritables associations de profiteurs, protéger et défendre....

**Le Président** *L'interrompant* (Daniel)

Accusé, dans votre intérêt je vous retire la parole !

**Le témoin** (Christiane)

Il a ajouté que si son père, en temps de grève ne faisait pas grève, il faudrait le supprimer, lui aussi, comme les autres. Son père !

**Jules Durand** (Pierre)

Je connais cet homme. Il est mon cousin. Regarde-moi dans les yeux, et maintenant devant ton bon dieu, tu sais que je peux te souhaiter d'aimer ton père autant que j'aime le mien ! Cet homme, Monsieur le Président, qui vient

ici de mentir contre moi, je l'ai fait condamner en Conseil de prud'hommes pour vol !....

**L'avocat Général** (Aline)

Taisez-vous Durand ! une amnistie vous interdit de rappeler cette histoire.

De plus, Durand avec le mot « Dieu » dans la bouche, vous croyez-vous en train de prêcher dans la chaire de Notre -Dame ? Et pensez-vous que la place vous soit bonne, accusé d'assassinat, pour nous donner des leçons de morale ?

**Le Président** (Daniel)

Messieurs les jurés apprécieront...

***Le noir est fait***

**Une voix** (*dans le noir*)(Christiane)

La cour !

**Le Président** (Daniel)

Attendu que le jury a déclaré Durand, coupable d'avoir provoqué le crime par dons, promesses, menaces, abus d'autorité, machinations et artifices avec préméditation et guet - apens, condamne Durand, Jules, à la peine de mort. Le condamné aura la tête tranchée sur l'une des places publiques de la ville.

***Un temps de silence***

**Jean Maitron** (Daniel)

Passé un moment de stupeur générale, le mouvement de solidarité s'enclencha, orchestré par l'Union Syndicale Havraise. La grève fut générale au Havre dès le 28 novembre. Le comité confédéral de la CGT appela à la solidarité et dénonça les responsabilités d'Aristide Briand dans le comportement de l'avocat général.

Ben Tillett et la Fédération internationale des Ports et Docks entraînent des mouvements de solidarité chez les dockers britanniques et américains. En décembre, Francis de Pressensé et la Ligue des droits de l'Homme entrèrent dans la protestation.



La commutation de la peine de mort en sept ans de réclusion, le 1er janvier 1911, ne fit qu'augmenter l'indignation.

Émile Glay, Alcide Delmont et surtout le député de l'Aube, Paul Meunier, menèrent une vive campagne qui aboutit le 15 février à la grâce et à la libération de Jules Durand avant la révision.

Il fut libéré le 16 février 1911 : Un meeting l'accueillit triomphalement au Havre.

Les semaines suivantes, cependant, sa santé mentale se détériora considérablement.

Diapo 20 J. Durand

Durand, qui avait eu une violente crise de nerfs au prononcé du jugement, avait été maintenu quarante jours en camisole de force. Il ne devait jamais s'en remettre. Bientôt interné à l'hôpital du Havre, il fut transféré, le 5 avril 1911, à l'asile d'aliénés de Quatre-Mares, à Sotteville-lès-Rouen.

La révision, entreprise en 1912 par la cour de cassation, proclama l'innocence de Durand le 15 juin 1918.

Mort le 20 février 1926 à Sotteville-lès-Rouen, Jules Durand ne recouvrit jamais sa santé et ne sut jamais qu'il était considéré "finalement" (mais trop tard) comme innocent.

*Silence*

Diapo 21 Voyage

### Jean Maitron (Daniel)

Les années 1930 marquent un coup majeur, à l'échelle internationale, la marche sur Rome de Mussolini, l'arrivée d'Hitler au pouvoir, et, bien entendu, le coup d'État franquiste en Espagne font planer une ombre brune sur l'Europe. Certes des réactions existent. Les Brigades internationales se battent en Espagne, mais en sortent vaincues. Le Front populaire, en France, est un moment d'espérance formidable, porté par les syndicalistes. Pourtant, l'euphorie est de courte durée. A cette époque, je suis révolté par le destin tragique d'Emilio Guarnaschelli, ouvrier communiste italien exilé en URSS, ou je l'ai rencontré. Il sera accusé de trotskysme, envoyé au goulag et exécuté. J'ai menti, comme d'autres, par omission, puis après l'immoral pacte germano-soviétique, d'un

mal pour un bien, je transforme l'impasse politique où je me trouve, en volonté historique d'où naîtra le dictionnaire. Les parcours qui suivent, d'Henri Gautier, et de Rudolf Pfandlauer illustrent à la fois l'élan des années 1930 et leur fin tragique, alors que commence la Seconde Guerre mondiale.

### *Un personnage s'avance*

**HENRI GAUTIER** (Daniel)

**HENRI GAUTIER** (Pierre)

Diapo 22 H. Gautier

Je suis né le 14 septembre 1897 près du Havre.

Après mon Certificat d'Etudes Primaires et l'école pratique d'industrie, je suis embauché comme chaudronnier dans plusieurs entreprises métallurgiques du Havre. Je me syndique en 1913 à la CGT : L'affaire Jules Durand m'avait beaucoup marqué.

Après la guerre, je participe aux nombreux mouvements de grève de 1920, ce qui me vaut d'être plusieurs fois licencié et m'occasionne de grandes difficultés à retrouver du travail. Je deviens le secrétaire jeunesse communistes du Havre en 1922. En 1922, c'est surtout l'année de la longue grève des métallos du Havre : 122 jours de grève, une répression féroce. Le 26 août, la police à cheval charge les manifestants Cours de la République, devant Franklin, tuant quatre d'entre nous. Je vis deux camarades tomber à mes côtés, je réussis à en tirer un derrière les grilles du cercle Franklin, pour le mettre à l'abri. Reconnu par la police, je fus jeté en prison pendant 4 mois.

Cette année-là, la CGT, redevenue puissante après la guerre, scissionne en 1922, d'un côté les confédérés de la CGT derrière Léon Jouhaux, de l'autre, les unitaires de la CGTU, eux-mêmes divisés entre les différents courants communistes et anarcho-syndicalistes. En 1925, je suis élu secrétaire du syndicat unitaire des métaux du Havre face aux anarcho-syndicalistes qui finiront par partir et créer une troisième union locale « autonome ». Je deviens permanent syndical.

Les années trente sont marquées pour moi par deux événements majeurs.

A l'issue d'une réunion syndicale à Nantes, la police vient m'arrêter : je suis accusé « d'espionnage au profit de l'URSS », je suis interné à Fresnes.

C'est à cette époque que je rencontre Marcelle, ouvrière tanneuse et, en 1935, Avec Marcelle nous aurons Michèle ma fille adorée. Cela me donne des ailes pour multiplier les contacts unitaires qui prépareront la réunification syndicale et le congrès de Toulouse en mars 1936.

Puis viennent les grandes luttes de 1936, l'euphorie de l'Unité et du Front Populaire. Cinq millions d'adhérents à la CGT réunifiée ! Etant trésorier de la Fédération de la Métallurgie, je me demande que faire de tout cet argent issu des cotisations syndicales, comment l'utiliser au service des travailleurs ?

Nous achetons un immeuble au 94 rue d'Angoulême. Il deviendra la « Maison des métallos », la fédération achète aussi deux châteaux, en Seine et Oise et dans le Cher. Ils deviendront des centres de vacances pour les enfants. Nous créons aussi un centre de formation professionnelle et une polyclinique, plus connue sous le nom de maternité des Bluets.

Militants communistes, nous sommes troublés par la signature du pacte germano-soviétique en 1939, tiraillés entre notre fidélité à l'URSS et à Staline et nos conceptions antifascistes.

Personnellement, pensant que : « Staline doit avoir ses raisons », je ne le désavoue pas. En septembre 1939, le Parti Communiste est interdit. Nos élus arrêtés et emprisonnés. Je rentre alors dans la clandestinité jusqu'au 5 octobre 1940 ou je suis une première fois arrêté et interné. Je suis transféré à Châteaubriant le 8 mai 1941 d'où je réussirai à m'évader. Triste automne où ils fusillèrent les 27 de Châteaubriant le 22 octobre 1941, dont mes camarades Jean Pierre Timbaud et le jeune Guy Moquet. Pour eux nous réussîmes à organiser un « Appel aux morts » dans le camp !

Après mon évasion, je réussis à renouer avec mes camarades clandestins. Nous visions la réunification de la CGT et Benoît Frachon me confia la lourde tâche de contacter Léon Jouhaux et Louis Saillant. Le 13 octobre 1942, je suis de

nouveau arrêté par la police française. Après un passage à tabac en règle par les brigades spéciales françaises, ils me livrent à la gestapo le 22 octobre.

De cette date au 10 novembre, je connus l'enfer de la torture avant de connaître celui des camps. J'arrivais à Mauthausen en 1943. Pour survivre je devins un dirigeant du « Triangle communiste » pour organiser résistance et solidarité dans le camp. En décembre 1944, je suis transféré à Auschwitz, puis début 1945 à Monowitz....

*L'homme reprend sa place*

**Jean Maitron** (Daniel)

Là s'arrête l'évocation d'Henri GAUTIER.

On ne connaît toujours pas plus précisément la date de sa mort et les circonstances exactes de celle-ci. Son corps ne fut jamais retrouvé.

Diapo 23 Voyage

**Jean Maitron** (Daniel)

Dès les débuts du *Dictionnaire*, j'ai souhaité le penser comme une œuvre d'envergure internationale. Une dizaine de dictionnaires par pays ont été publiés, d'autres ont malheureusement dû être arrêtés en cours de route, faute de correspondants et de moyens. L'avenir ouvrira d'autres portes. Néanmoins, le Dictionnaire fourmille de biographies de militants étrangers, ayant eu, ou non, un rôle au sein du mouvement ouvrier français. Parmi ces figures étrangères, comment ne pas évoquer celle de **Rudolf PFANDLBAUER**

*Un homme s'avance*

**PFANDLBAUER Rudolf.** (MICHELLE)

Diapo 24 Rudolf

Bien que né le 8 novembre 1911 en Bavière, à Munich, je me disais autrichien. Issu du monde des gens du voyage, j'ai vécu dans un cirque. J'y effectuais un numéro de tir de précision. Quand l'on voyage, le nationalisme exacerbé n'a pas de sens. Enrôlé dans l'armée allemande, j'ai déserté pour rejoindre la lutte contre le nazisme.

Envoyé par l'organisation centrale des Francs-Tireurs et Partisans Français, je rejoins le groupe FTP de Barneville au mois d'août 1943, composé de jeunes ouvriers venant de Petit-Quevilly.

Mon nom étant imprononçable pour les jeunes normands, je me fais appeler **camarade** dans le langage internationaliste. J'enseigne le tir auprès des jeunes maquisards de la grotte de Barneville.

Avec l'uniforme allemand, doté de mon « Mauser », ma connaissance de la langue allemande nous permet de lancer des opérations basées sur la ruse. Ainsi, le soir du 23 août 1943, avec Albert Lacour, Achille Guisier et Christian Sénard, nous stoppons une voiture à la sortie de Dieppe sur la route de Rouen. C'est le commissaire de police Antonini de Dieppe, accompagné du juge d'instruction de Dieppe. Nous abandonnons les deux notabilités en pleine campagne et rentrons à Barneville avec l'automobile, laquelle nous sert pour le braquage du lendemain matin à Grand-Quevilly.

Malheureusement cela nous est fatal. Le soir même, nous voyons arriver plus de cent soldats allemands et miliciens en armes. Nous nous réfugions dans la grotte. L'assaut est donné par un inspecteur français collaborateur. Je vois tomber Albert Lacour avant qu'une balle ne me frappe.

Diapo 25 Rudolf

**(Une autre voix)**

**(Daniel)**

Mort au combat pour la liberté, Rudolf PFANDLBAUER repose au cimetière allemand de Saint-André-de-L'euve, proche d'Evreux.

L'Allemagne le considère comme un "*Fusillé pour résistance lors de son arrestation pour désertion*".

Rudolf PFANDLBAUER est « *Mort pour la France* », comme le rappelle chaque année la cérémonie du souvenir du maquis de Barneville, on pourrait ajouter pour l'internationalisme.

**CHANT L'AFFICHE ROUGE**

**(Christiane)**

Diapo 26 L'affiche rouge

**JEAN MAITRON**

**(DANIEL)**

Diapo 27 Voyage

Les drames et les malheurs n'auront pas raison du grand mouvement social qu'est la Résistance et si nombreuses sont les vies sacrifiées et fauchées, d'autres poursuivent le sillage de leurs aînés. La Libération leur donnera un temps raison, avant que ne se fasse sentir le besoin d'autres luttes et d'autres indignations.

Mais la vie continue, le dictionnaire aussi.

Plus de 1500 fiches référencées de Seine-Maritime ou Seine-Inférieure y figurent.

Arrêtons-nous encore un instant sur un de ceux qui fut une des figures emblématiques de votre département menant par là un parcours atypique, anarcho- syndicaliste havrais, autodidacte qui marquera son époque : LOUIS EUDIER

*Un comédien s'avance*

**LOUIS EUDIER** (Aline)

Diapo 28 L.Eudier

11, nous étions onze enfants dans la famille Eudier.

Très tôt je travaille comme charpentier/ calfat, j'étais avec de la bourre mélangée au goudron, les charpentes des navires en bois. Syndiqué à la CGTU, je participerais très activement à la grande grève des métallos havrais en 1922 qui dura 111 jours. Le 26 août, j'étais sur la barricade au bout de la rue Demidoff quand les gendarmes à cheval tuèrent quatre des nôtres. La répression fut considérable et pour ma part, il fallut attendre 8 mois avant que je retrouve une place aux Tréfileries et Laminoirs du Havre. J'étais secrétaire du syndicat des métaux à la CGTU lorsqu'en Mai 1936, nous avons organisé la première grève avec occupation aux établissements Breguet.

Le cœur y était, le 1<sup>er</sup> mai 1936 avait été un premier mai unitaire avec plus de 10 000 participants ! Mais la riposte patronale ne s'est pas fait attendre. Le lendemain la Direction de Breguet licencie deux salariés qui avaient fait grève, car en effet à cette époque le 1<sup>er</sup> mai n'était ni chômé ni payé. C'était interdit de manifester. Nous avons fait une délégation à la direction de Breguet, mais celle-ci refusa de recevoir une quelconque représentation syndicale. Les salariés de Breguet en avaient marre d'être maltraité par cette direction dont

le chef du personnel un dénommé GAZOU, étais responsable local des croix de feu ! Il fallait faire quelque chose. On parlait de faire grève sur le tas et d'occuper l'usine.

J'avais lu comment s'était passé l'occupation des usines textiles de LODZ en Pologne et de la gare de Sofia par les cheminots bulgares. Ces occupations qui s'étaient soldées par un échec. Pour Breguet, il en va tout autrement car je savais que dans l'usine, il y avait le prototype de l'hydravion Breguet 730, auquel le patron tenait comme à la prunelle de ces yeux. Nous avons donc utilisé ce moyen de pression, nous avons organisé minutieusement, et répartis les tâches de chacun : piquets de grève, piquet d'incendie, comité de surveillance de l'usine, mise au point des moyens de défense de l'usine, barricades des portes, ravitaillement, surveillance du 730, propagande à l'extérieur de l'usine.

Les 450 ouvriers se mirent en grève quand ils surent que la direction ne voulait pas discuter, ils en avaient marre des brimades, de l'espionnage, des méthodes policières imposées par la direction, et les deux licenciements furent la goutte qui fit déborder le vase ! L'action a commencé le 11 mai. Dès le début de l'occupation 60 gardes mobiles et une centaine d'agents de police furent mobilisés, mais ne tentent pas le coup de force. Le lendemain ce sont 450 flics qui se dirigent vers l'usine.

Dans l'usine occupée, les camarades avaient désigné un guetteur qui avait un clairon. Celui-ci a sonné le ralliement, et tout le monde a convergé vers le grand hall où était le 730.

Les dockers de leur côté s'étaient également mobilisés en prévision de l'intervention policière. Ils sont arrivés à plus de 300, armés de gourdins et devant la porte de l'usine se sont tournés vers les policiers. Ils se sont adressés au commissaire de police et lui ont dit qu'ils étaient de l'autre côté du Pont VII, un pont bascule, qui reliait le boulevard à l'usine, et qu'ils allaient demander au pontier de lever le pont et que si les flics voulaient rejoindre le boulevard à pied sec, il allait falloir faire vite. Pendant ce temps, dans l'usine les occupants avaient mis en garde le patron que s'il tentait le coup de force, ils allaient monter dans le 730, et qu'ils ne répondraient plus de rien. Après un arbitrage que rendit le lendemain le Maire radical – socialiste Léon Meyer et devant le

rapport de force, la direction générale qui entre temps était descendue de Paris au Havre céda et nous avons obtenu, outre la réintégration des deux licenciés, le paiement des deux journées de grève, et le changement de poste du chef du personnel.

Cette lutte, fut le détonateur qui mis le feu aux poudres, et déclencha une explosion de grèves et d'occupations d'usines dans toute la France.

La suite vous la connaissez, ce fut les acquis du Front populaire et les premiers congés payés.

La guerre arrivant, je fus réquisitionné.

Revenu au Havre au début de l'occupation allemande, j'organisais, avec les démobilisés, leur défense et l'obtention d'une allocation d'attente. Je rouvris alors la permanence du syndicat dans le quartier de l'Eure, nous avions encore 1000 adhérents au syndicat des métaux. Je participais également à la résistance, c'est ce qui me valut d'être arrêté par la police française en juillet 1941 comme « *secrétaire d'un syndicat communiste* ».

Livré aux allemands, je fus envoyé au camp de Compiègne, où, accueilli par Georges Cogniot, je lui remis mon adhésion au Parti Communiste Français. Moi, l'anarcho-syndicaliste, je franchissais le pas.

Je fus envoyé en Allemagne, à Auschwitz, le 6 juillet 1942, dans le convoi des 45 000. Là encore dans l'usine de production d'armement où nous étions déportés, avec mes camarades, nous nous sommes évertués à saboter la production.

Atteint de typhus et de tuberculose, J'ai été mis en quarantaine au « Revier » c'est-à-dire à l'infirmerie.

Après une marche épuisante, dont peu d'entre nous sortirons vivants, nous arrivâmes à Dachau le 4 avril 1945. Libéré le 29 avril, par les forces américaines, je rentrais enfin au Havre.

Le 23 septembre 1945, je fus élu Conseiller Général du 4<sup>ème</sup> canton du Havre, et cela pendant 28 ans consécutifs. Je siégeais aussi au conseil municipal du Havre de 1947 jusqu'à 1948, puis en 1954, jusqu'en 1983.



Je fus Maire adjoint du Havre en 1956 et Député de Seine-Maritime, je m'occupais plus particulièrement de la reconstruction, faut-il rappeler que le Havre fut rasé à 80%, quel travail !

Je fis de l'Économie Sociale et Solidaire également, puisque je fus élu au Conseil d'Administration des coopérateurs havrais en 1949.

Parallèlement à cela, toujours très attaché à la CGT locale, j'ai continué à y exercer plusieurs mandats.

De 1949 à 1967, je serais membre de la Commission exécutive de l'Union Locale du Havre. Et secrétaire générale de l'Union Locale de 1962 à 1966, je remplaçais Louis JOCHEM, un docker. Puis mes camarades m'élièrent Président Honoraire de l'UL CGT du Havre.

Je fus dès 1947, dirigeant de l'Union Départementale de Seine-Inférieure, et de 1950 à 1968, je fus également membre du Bureau de l'UD.

### Jean Maitron (Daniel)

Au sortir de la guerre et jusqu'à ma mort, le 11 aout 1986, Louis Eudier n'aura de cesse, avec les survivants d'Auschwitz, Germaine PICAN, Lucien Ducastel, Robert Gaillard et bien d'autres, de dénoncer le nazisme et le besoin de paix et de fraternité.

En Aout 1986, le Conseil Municipal du Havre, lui attribua une rue et une salle municipale à son nom, dans le quartier de l'Eure au Havre.

**Silence**

Diapo 29 Voyage

### Jean Maitron (Daniel)

Les drames et les malheurs n'auront pas eu raison du grand mouvement social que fut la Résistance et si nombreuses auront été les vies sacrifiées et fauchées, d'autres poursuivirent le sillage creusé. La Libération leur donnera un temps raison, avant que ne se fasse sentir le besoin d'autres luttes et d'autres indignations.

Mais la vie continue, le dictionnaire aussi.

Plus de 1500 fiches référencées de Seine-Maritime ou Seine-Inférieure y figurent. Nous aurions pu évoquer la vie de centaines de militants que la plupart d'entre vous, d'entre nous n'ont pas connu, mais qui sont dans le Dictionnaire Biographique.

Nous aurions pu continuer encore longtemps, à saut et à gambade à poursuivre cette évocation à partir des espoirs donnés par ces milliers de vies qui sont ma matière des fiches du Maitron.

Pour terminer, arrêtons-nous encore un instant sur un de ceux qui fut une des figures emblématiques de votre département et de votre région : Jacques EBERHARD.

*Deux comédiens s'avancent*

**JACQUES EBERHARD**(Pierre et Michèle)

Diapo 30J. Eberhard

**Intervenant :**

**Michèle**

Monsieur EBERHARD, de quand date votre attachement aux valeurs progressistes qui ont marqués l'ensemble de votre vie ?

**Jacques EBERHARD**

**Pierre**

Oh ! Cela remonte à très loin. Mon père, cordonnier était déjà sympathisant communiste. C'est tout naturellement que j'adhérais en mai 1937 aux Jeunesses communistes. Mais dès juillet 1940, alors que caporal dans l'armée française, je fus fait prisonnier par l'armée allemande, je suis alors déporté au Stalag II D. Mais un an plus tard, alors que je travaillais à POSDAM, je réussis à m'évader. Je tenais plus que **tout à ma liberté !**

**Intervenant :**

**Michèle**

Vous fûtes hébergé par des cheminots je crois ?

**Jacques EBERHARD**

**Pierre**

Oui, et je rejoignis alors le domicile de ma tante au Plessis-Robinson. Rentrant en relation avec la Jeunesse communiste clandestine. La répression était telle que la JC fut décapitée, ces chefs arrêtés.

J'entrais alors au Parti Communiste Français en septembre 1944, lors de mon retour à Gonfreville l'Orcher. En mai 1945, il y avait tout à reconstruire, le port du Havre était rasé, la tâche était considérable. Je travaillais alors comme ajusteur à l'AHE.

**Intervenant :**

**Michèle**

Vous commencez alors une carrière politique ?

**Jacques EBERHARD**

**Pierre**

Une carrière est un bien grand mot pour un communiste. Non, disons que je suis élu au comité de section de Gonfreville l'Orcher dès mai 1945, et j'en devins le secrétaire en mars 1946.

Nous sommes au lendemain de la guerre qui rase la ville du Havre. Ici à Gonfreville, les troupes alliées, pour l'essentiel des américains, avaient établis leurs camps dans des baraquements provisoires, dès septembre 44, ce que nous appelions des « camps cigarettes ». Véritable ville dans la ville le camp Philip Morris reçu des milliers de soldats. Tous cela ne se faisait pas sans heurts. Nous, qui étions jeunes, n'apprécions pas d'être occupés par les américains, après l'avoir été par les allemands. Et il fallait se battre pour tout, ravitaillement, pommes de terre, lait, bref tous les produits de première nécessité.

**Intervenant :**

**Michèle**

Comment était alors Gonfreville l'Orcher ?

**Jacques EBERHARD**

**Pierre**

Notre camarade, le maire Georges Frébourg, élu le 23 août 1946, et toute l'équipe que nous étions autour de lui, puisque je suis élu Conseiller Municipal, devons nous battre pour tout.

Le souvenir de ce qu'était alors Gonfreville l'Orcher, aux prises avec les difficultés de l'après-guerre et les espoirs légitimes d'une vie meilleure, de l'accès à un confort moderne, à l'espace élargit pour les nouvelles générations qui venaient de faire l'expérience de la peur, de la faim, du froid, de toutes ces

misères qui rendent les pauvres toujours plus pauvres, ce souvenir n'est pas aisé à retracer en quelques mots.

Nous nous sommes attelés à la tâche. Nous avons construit, beaucoup construit dans ces lieux quasi dénudés, non seulement à cause de la vétusté de l'existant, mais surtout à cause des problèmes particuliers issus des conséquences de la guerre et notamment de l'existence des cités provisoires où s'entassaient des familles nombreuses vivants pour la plupart dans des conditions indignes de notre temps.

Construire, c'était, pour nous prendre ces urgences dans un contexte extrêmement difficile, où les projets quels qu'ils soient, que ce soit pour le logement, les écoles, la voie publique souffraient du manque de crédits. Mais nous nous sommes battus et à force de ténacité, nous y sommes parvenus.

#### **Intervenant :**

Diapo 31 J.Eberhard

Le 7 mai 1953, vous devenez Maire de Gonfreville l'Orcher, vous avez 34 ans. Mais même si vous êtes fidèle à votre ville, vous prendrez très vite des responsabilités départementales voir nationales et européennes.

#### **Jacques EBERHARD :**

**Pierre**

Gonfreville est une ville ouvrière, et du même coup industrielle, il y a sur le territoire de grands groupes. A titre d'exemple, je citerais l'usine TOTAL que les anciens gonfrevillais continuent à appeler la CFR, depuis sa création jusqu'à nos jours ce sont des centaines de permis de construire qui ont été déposés et accordés par le Maire. Bien sûr, ils sont d'importance inégales. Mais tous concernent des installations vitales pour l'avenir industriel de l'entreprise. Cette plateforme industrielle, la plus importante d'Europe, amène bien évidemment des responsabilités que nous avons, nous en tant qu'élus et prenons en charge. Que ce soit localement, nationalement voir au niveau européen.

En 1978, conscient du gros travail accomplis, mais aussi conscient de ce qu'il reste à faire, je suis élu au parlement européen, tout en demeurant conseiller municipal de Gonfreville. Je vais également dès 1964, m'investir au sein du

département ou je serai réélu pendant 18 ans. Au décès de mon camarade Léon Rogé, élu Sénateur de Seine-Maritime, j'hérite de son siège en 1969.

Je fus passionné par ce travail de parlementaire. Je ne voudrais pas être trop long, mais par exemple en 1978, je participerais à la commission d'enquête sur l'Amoco Cadiz. Cette catastrophe du 16 mars 1978, où l'Amoco Cadiz s'échoua en bordure des côtes bretonnes, sur les récifs au nord-ouest du Finistère, libérant 227 000 tonnes de pétrole brut. Et faisant une pollution énorme dont chaque breton se souvient encore.

Mais ce n'est qu'un exemple, notre activité d'élus au Sénat fut multiple et conséquente. Il fallut lutter contre les atteintes aux libertés de la loi Peyrefitte, entre autres, mais aussi contre la loi Royer sur le commerce et l'artisanat en 1973.

Je soutins en 1974 et 1975, la loi sur l'abaissement de la majorité à 18 ans, la légalisation de l'interruption volontaire de grossesse et la libéralisation du divorce. J'apportais également ma voix à l'abolition de la peine de mort.

*Les comédiens se retirent*

**Jean MAITRON** (Daniel)

En 1986, âgé de 67 ans, Jacques EBERHARD décide de ne pas solliciter un nouveau mandat sénatorial.

Le 29 juillet 2009, Jacques EBERHARD décède à l'hôpital de Montivilliers. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

**JEAN MAITRON** (DANIEL)

Diapo 32 Voyage

Voici donc ce qu'est le Dictionnaire. Un voyage au cœur de deux siècles d'histoire sociale et de la vie de 170 000 de ses acteurs, dont 1500 dans votre département. Mon ambition d'origine, qui se poursuit aujourd'hui sous l'impulsion d'autres historiens, était, face à l'histoire des vainqueurs, de proposer à l'inverse une histoire de celles et ceux que l'oubli menace mais qui sont pourtant les artisans des changements qu'ont connus nos sociétés. Il s'agit de rendre leur place à celles et ceux qui font l'histoire.

Car comme le dit Edwy Plenel, la solennité des cimetières pas plus que la froideur des tombeaux ne sont ici de mise. Plurielle et multiple, l'Histoire maillée d'histoires que nous raconte le Maitron est un récit sensible, celui d'une réalité à portée d'utopie, tout comme un chœur antique serait à portée de voix.

***Les mains d'or de Bernard Lavilliers.*** (CHRISTIANE ET TOUS)

Un grand soleil noir tourne sur la vallée  
 Cheminées muettes - portails verrouillés  
 Wagons immobiles - tours abandonnées  
 Plus de flamme orange dans le ciel mouillé

On dirait - la nuit - de vieux châteaux forts  
 Bouffés par les ronces - le gel et la mort  
 Un grand vent glacial fait grincer les dents  
 Monstre de métal qui va dérivant

J'voudrais travailler encore - travailler encore  
 Forger l'acier rouge avec mes mains d'or  
 Travailler encore - travailler encore  
 Acier rouge et mains d'or  
 J'ai passé ma vie là - dans ce laminoir  
 Mes poumons - mon sang et mes colères noires  
 Horizons barrés là - les soleils très rares  
 Comme une tranchée rouge saignée sur l'espoir

On dirait - le soir - des navires de guerre  
 Battus par les vagues - rongés par la mer  
 Tombés sur le flan - giflés des marées

Vaincus par l'argent - les monstres d'acier

J'voudrais travailler encore - travailler encore

Forger l'acier rouge avec mes mains d'or

Travailler encore - travailler encore

Acier rouge et mains d'or

**Avec les comédiens, Daniel Lesur, Aline Flaux, Pierre Louvard,  
Michèle Salen, et aux chants : Christiane Oriol**

### Ordre des Diapositives

Moment	n° Diapo
<b>Ouverture/ Maitron</b>	<b>1</b>
<b>Gracchus Babeuf</b>	<b>2 &amp; 3</b>
<b>Maitron</b>	<b>4</b>
<b>Louis Durand/ Neveu</b>	<b>5</b>
<b>Maitron</b>	<b>6</b>
<b>Jeanne Derouin</b>	<b>7</b>
<b>Maitron</b>	<b>8</b>
<b>Alphonse Baudin</b>	<b>9 &amp; 10</b>
<b>Maitron</b>	<b>11</b>
<b>Elisée Reclus</b>	<b>12</b>
<b>Maitron</b>	<b>13</b>
<b>Louise Michel</b>	<b>14/15/16</b>
<b>Maitron</b>	<b>17</b>
<b>Jules Durand</b>	<b>18/19/20</b>
<b>Maitron</b>	<b>21</b>
<b>Henri Gautier</b>	<b>22</b>
<b>Maitron</b>	<b>23</b>
<b>Rudolf Pfendlbauer</b>	<b>24 &amp; 25</b>
<b>L'affiche rouge (chant)</b>	<b>26</b>

<b>Maitron</b>	<b>27</b>
<b>Louis Eudier</b>	<b>28</b>
<b>Maitron</b>	<b>29</b>
<b>Jacques Eberhard</b>	<b>30 &amp; 31</b>
<b>Maitron et fin</b>	<b>32</b>

Version 4 - GONFREVILLE-L'ORCHER